

**Benoît Hennaut**

Exposition

# La Russie de l'avant-garde mise à l'honneur par un tsar de l'arrière-garde

*Exposition phare d'Europalia, « La Russie à l'avant-garde » est installée au Palais des Beaux-Arts jusqu'au 22 janvier 2006. Conçue comme une rétrospective essentiellement picturale, elle emmène le visiteur des prémices de l'avant-garde russe aux alentours de 1905 jusqu'à son basculement dans le réalisme socialiste et l'interdiction de toute autre forme d'idéologie artistique par Staline en 1932. Mais elle est aussi malheureusement la marque trop pénible du décalage entre d'une part la puissance créatrice et la liberté politique qu'elle porte et, d'autre part, la situation contemporaine de la Russie brimée, désespérée et violente que rappelle la mise en scène du hall des Bozar et qui vit le président Poutine en personne venir l'inaugurer. Commentaire libre d'une visite à Europalia, entre éblouissement et amertume.*

Promené au cœur des exceptionnels espaces d'exposition des Beaux-Arts, le visiteur est dès son entrée dans le grand hall Horta mis au cœur du dilemme. Sergeï Bratkov y a installé une mise en scène tout en négatif d'une certaine

Russie actuelle, projetant violemment par de larges portraits de soldats en treillis bleu sur fond d'explosion la violence d'une guerre indéfinissable, mais bigrement caucasienne. Laidis ou beaux, petits ou costauds, tous ont le sourire à la mitraillette dans leurs cadres d'abribus alignés par Jean-Claude Decaux, et sont les éléments principaux d'une campagne publicitaire vantant un régime guerrier et fier de l'être. Réplique voulue d'un quai de métro, encadré dans les hauteurs des moules par les noms alignés de stations moscovites, le hall nous ouvre sous un grand M rouge les marches de son es-

calier de marbre. À son sommet, animant l'obscurité d'une rotonde, l'expo démarre par la projection sur écran géant d'un film muet dramatique aux sons de piano criard et aux expressions en plan serré de la plus belle veine caricaturalement symboliste. Le ton est donné...

Puisque rétrospective il y a, c'est dans un ordre forcément chronologique que les salles emmènent alors le visiteur. Hasardons-nous à quelques flashes, dans l'ordre tout relatif d'une visite titillant le gout de chacun.

Le néoprimitivisme d'abord, base essentielle de l'identité picturale de cette avant-garde russe et signe d'une première rupture avec notamment le symbolisme. Formes rondes et couleurs chaudes portent un regard souvent plein de tendresse sur la vie rurale et les éléments du quotidien. Brisant les normes académiques, il force à ce que les sujets nobles ne soient pas de la partie. L'influence des icônes religieuses donne à voir certaines représentations en triptyque, aux barbes longues et chapeaux pointus. Évocations manifestes d'une religiosité imbibant la vie, mais côtoyant avec bonheur des paysannes généreuses et des représentations de fêtes populaires chatoyantes, dont on pourrait presque croire pour l'une d'entre elles qu'elle fut le lieu d'expression d'un Ensor rouge et or, alignant dans un faux désordre les figures humaines incarnées par des poupées.

## **PARCOURS À TRAVERS LES FORMES**

Au détour d'un film de Maïakovski projeté (discrètement) dans l'intimité obscure d'un recoin ou d'objets de création typiques du syncrétisme avant-gardiste que sont les livrets futuristes (peu, cela dit...), on échoue alors dans l'ancre du cubo-futurisme. Sans prétendre à une spécialité qui n'est pas la mienne, rappelons que ce « courant » (l'avant-garde détestant les étiquettes) est parfaitement circonscrit à l'avant-garde de Moscou et de Saint-Pétersbourg à cette époque. Il eut l'avantage de combiner les transformations, décomposition et recomposition faussement géométriques des sujets traités par le cubisme français à la Picasso, tout en y intégrant les thématiques de mouvement, d'espaces urbains et d'industrialisation qu'affectionnait le futurisme italien de Marinetti. Lignes et couleurs s'enchevêtrent dans des toiles de taille moyenne, desquelles on peut encore voir surgir l'une ou l'autre figuration ou modèle. C'est évidemment le lieu d'admirer les célèbres réalisations de Malevitch, mais les non-initiés découvriront avec bonheur des artistes fabuleux tels Larionov ou Gontcharova. Présents d'ailleurs dans presque chaque salle et chaque thème, ils sont aux côtés de Kandinsky et Malevitch l'ossature même de la rétrospective.

La salle qui traite du constructivisme soviétique les met tous particulièrement à l'honneur. Époque heureuse, bien que de courte durée, pendant laquelle les aspirations artistiques de ceux qui voulaient être devant et débroussailler les chemins

que d'autres n'avaient jamais empruntés parvinrent à rencontrer la vision politique d'une révolution prolétarienne et à tenter de la traduire sur le plan pictural et architectural. Une des grandes réussites muséographiques de l'exposition est la projection en hologramme du projet architectural de Tatline, vaste monument de bois et de métal, imbrication d'un cône et d'une sphère au cœur d'une gigantesque tour de quatre-cents mètres. Ode à la révolution socialiste qu'il intitulait « Monument à la III<sup>e</sup> Internationale ».

Le constructivisme restant une déclinaison non figurative de l'esprit d'innovation révolutionnaire, certains développeront du côté figuratif les éléments fondateurs du réalisme socialiste. Mettant leur talent au service du pouvoir en devenir et des idéaux qu'il portait, c'est en partie à eux que nous devons les bases de la scénographie et de l'iconographie du régime soviétique. L'expo donne ainsi à voir ces premières affiches de propagande politique au dessin si caractéristique vantant indistinctement pour qui ne lit pas le russe le progrès, des valeurs morales ou l'attachement à la révolution. Ou encore cette vaste fresque développant l'allégorie d'un défilé de jeunes filles et de jeunes gens aux joues roses, qu'aujourd'hui nous aurions tendance à qualifier d'idolâtre, l'Histoire s'étant chargée de nous filtrer l'objectif...

Mais c'est aller un peu vite en besogne que d'évoquer déjà le réalisme socialiste promu par Staline au rang d'idéologie artistique unique, et qui finit par sonner le glas de l'avant-

garde russe en même temps que le désespoir de Malevitch et nous pousse vers la sortie et le bookshop...

Car il reste, entre autres, avant cela la splendide salle consacrée à la non-figuration et à l'abstraction. Kandinsky et Malevitch y tiennent naturellement le haut des cimaises, en énormes représentants de la fracture artistique qu'ils consacrèrent. Europalia nous régale en présentant l'essence des œuvres qui en ce début de XX<sup>e</sup> siècle osèrent avec autant de force l'abstraction la plus absolue de l'histoire de l'art jusque-là. Les suprématismes de Malevitch font face aux déclinaisons successives de Kandinsky, autant de « travaux pratiques » en quelque sorte au regard des principes qu'il exposa dans « Du spirituel dans l'art ». Renonçant à toute figuration, dépassant encore un peu plus les préceptes de « l'art pour l'art » qui s'étaient déjà partiellement révélés en littérature, il propose d'explorer toutes les composantes de la couleur et de ses mouvements comme le seul et unique sujet qui soit digne d'intérêt pour la peinture. On aime ou on n'aime pas, il reste que ces œuvres, et surtout les principes artistiques qui les dictèrent à leurs auteurs, marquent à jamais la perception de l'art et le processus de création dans la définition de son sujet et son traitement. En cela, elles sont remarquables, et leur concentration exceptionnelle aux Beaux-Arts est une expérience personnelle à ne pas rater pour qui veut toucher (au sens figuré...) aux repères majeurs de cette époque foisonnante et qui marqua de son empreinte tout le siècle.

## UN REGRET: LE THÉÂTRE...

Essentiellement picturale donc, et ô combien réussie sous cet angle, l'exposition laisse toutefois un gout de trop peu pour qui s'attendait à marcher également sur les traces de Maïakovski et de Meyerhold. La poésie du premier est absente, un de ses films très timidement présenté, tandis que son influence considérable sur l'art théâtral est à peine citée, dans le sillage de l'évocation qui est faite du second. Une salle est bien consacrée au théâtre et à l'art de la mise en scène, mais elle reflète mal selon moi, outre une maquette assez mal mise en valeur, et des esquisses de décor et costumes trop rapidement accrochées, la spectaculaire avancée que l'avant-garde russe lui donna. C'est faire peu de cas à destination du grand public que l'avant-garde russe, si elle a laissé comme trace visible beaucoup de tableaux, fut sans conteste un mouvement transdisciplinaire. Ce fut d'ailleurs l'essence même de l'avant-garde que de vouloir dépasser les genres, les fusionner. Au théâtre surtout, dans l'esprit du spectacle total, machineries futuristes visionnaires, décors cubistes, feux d'artifice encadraient des textes audacieux et engagés qui encourageaient tant symboliquement que matériellement la rupture des barrières avec le public. Bien sûr il est difficile de représenter les happenings théâtre-littéraires de Maïakovski, et il serait compliqué de reproduire *Les Bains* (1929) et *Le Mystère Bouffe* (1918), ou de donner à entendre les manifestes exposés à l'époque en lectures et débats publics. Ces aspects sont évoqués (quelques costumes géniaux de Malevitch!), mais je re-

grette un peu la promesse éclectique « de vaste fresque de l'histoire éclatante » de l'avant-garde que me promettait la brochure. Elle n'a pas qu'existé au travers de la peinture, mais a bel et bien trouvé une expression fidèle à son ambition révolutionnaire de chaque genre dans la transgression qu'elle fit vivre à chacun d'entre eux. Une prochaine fois peut-être ?

Outre ce dernier bémol, c'est donc mus par un véritable éblouissement artistique que nous quittons l'exposition, mais, faut-il l'avouer, animé aussi d'un certain malaise pour qui voudrait lui laisser un sens d'empreinte politique.

## LE SENTIMENT D'UN HIATUS POLITIQUE

Malaise à l'idée que le nouveau tsar de toutes les Russies, Son Excellence Vladimir, ait pu se faire le porte-drapeau d'une Russie fière d'évoquer cette part de son Histoire à l'occasion de l'inauguration d'Europalia. Que de contradictions enfin entre une époque et des artistes qui brillèrent par leur puissance d'innovation et la liberté d'expression dont ils jouirent et qu'ils mirent à profit, entre ce sursaut, bref, mais tellement porteur d'idéaux visionnaires, qui vit se côtoyer et s'épauler une des véritables révolutions politiques qu'ait connu le monde et le creuset d'un mouvement artistique novateur sans précédent, entre tout cela... et la Russie de Vladimir Poutine. Nous ne pouvons nous empêcher de ressentir un profond hiatus entre la juxtaposition transhistorique et l'osmose soi-disant naturelle de gloire nationale qu'Europalia dut diplomatiquement installer en faisant déambuler

Poutine dans cette exposition afin de lui donner son imprimatur officiel et international.

Certes, il ne faudrait pas idéaliser naïvement la Russie des années 1917-1930. On sait le lot d'horreurs que charrie toute révolution, et surtout la manière avec laquelle Staline vint très vite briser les rêves de liberté de beaucoup. On sait aussi l'harmonie toute relative qui pouvait régner entre les artistes de l'époque sur le plan de la confrontation des idées, sur le plan de l'idéologie de l'art bien sûr, mais aussi dans leur confrontation à la révolution. Mais quand même, l'espace de liberté nécessaire à cette confrontation était donné, ou se donna à prendre. Et la fécondité prodigieuse issue de cette liberté sut reconnaître et tirer profit de brillantes racines culturelles et historiques. Elle permit aux artistes de l'avant-garde d'être les porte-paroles engagés de « leur » révolution. Car si des dissonances manifestes eurent tôt fait d'exister entre l'idéalisme de l'art et le pragmatisme soviétique post-révolutionnaire, il n'en reste pas moins que Malevitch et Maïakovski cherchèrent également à nourrir politiquement la dénonciation d'un ordre établi injuste et à bâtir une idéologie sociale nouvelle.

### **MARCHE ARRIÈRE, TOUTE**

Qu'il est triste de voir ce nouveau tsar autocratique et isolationniste représenter la patrie d'un tel mouvement... Celui qui, sans aucune base légitime, fut arbitrairement promu de l'arrière-garde qui était la sienne, celle de l'ancien K.G.B. devenu

F.S.B., au rang de Premier ministre puis de président par les plus conservateurs de l'entourage d'un Boris Eltsine devenu marionnette, qui s'est ensuite très habilement défait de ses promoteurs pour voler le pouvoir de ses propres ailes et l'assoir au terme d'élections peu contradictoires dans les débats, il est aujourd'hui le plus digne(-itaire) des représentants que la Russie puisse produire afin de mettre à l'honneur l'avant-garde artistique qu'elle fit naître au monde. À moins que ce ne soit lui qui ne se sente mis à l'honneur par elle... Souhaitons à la Russie et à son peuple de trouver les ressources et la force de croire en la possibilité de se faire représenter autrement pour célébrer sa brillante histoire que par l'émanation la plus conservatrice d'un pouvoir autoritaire qui est incapable ou très attentif à ne pas redonner espoir à sa population et qui maintient la guerre en ses frontières et fait tirer l'armée sur le public innocent d'un théâtre ou les enfants d'une école pour rétablir ou maintenir l'ordre. À la stricte manière d'un tsar dont tous ces artistes avaient justement pu s'émanciper.

Qu'en auraient pensé Malevitch ou Kandinsky? ■